

L'aspect, ou plutôt les aspects variés que présente aujourd'hui l'habitat rural dans la région forestière du Cameroun, résultent d'influences diverses où se mêlent l'héritage de la tradition, celui de la colonisation, et les effets de la proximité de la capitale. De l'habitat dispersé à la concentration en gros bourgs, de la case végétale à la villa moderne, l'évolution est plus ou moins poussée suivant les lieux et suivant les ressources des villageois.

De la dispersion au regroupement.

Parmi les témoignages qui décrivent l'état du pays à l'arrivée des premiers Européens, celui de l'Allemand Georg Zenker, qui fut chef du Poste de Yaoundé de 1889 à 1895, est l'un des plus précieux. Nous avons de lui une Carte des Environs de la Station de "Yaunde" datée de 1890-1892, et un remarquable article publié en 1895 qui présente l'ensemble de ses observations sur la région(1).

La population beti qui peuple cette région et dont les Ewondo décrits par Zenker ne forment qu'un rameau (2), n'est alors pas encore fixée et ne le sera que sous la pression du colonisateur. Venus du nord-est, les Beti n'ont franchi le fleuve Sanaga qu'au début du XIX^e siècle ou à la fin du siècle précédent et leur lente migration les conduisait vers le sud-ouest, vers l'océan que les premiers groupes (les Ewouzock) avaient déjà atteint. C'est donc une population en cours de déplacement que les Allemands découvrent dans l'arrière pays de leur colonie, au milieu duquel ils fondent le Poste de Yaoundé en 1888.

(1) Article publié dans les "Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den Deutschen Schutzgebieten", vol. VIII, Cah. 1. Berlin, 1895, pp. 36-70, sous le titre "Yaunde".

Cet article et la carte citée ont été présentés et traduits par Ph. Laburthe-Tolra dans les Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Yaoundé, n°2, 1970, sous le titre : "Yaoundé d'après Zenker"

(2) Le mot "Yaoundé", écrit "Yaunde" par les Allemands, est une déformation de l'ethnonyme "Ewondo", sans doute due aux porteurs batanga qu'utilisaient les Allemands.

On sait que ces lentes migrations se faisaient par petits groupes avançant "en saut-de-mouton", comme l'explique P. Alexandre : "... un groupe, ayant épuisé les ressources de son terroir, fait un bond de plusieurs dizaines de kilomètres en avant pour en trouver un nouveau, dépassant en cours de route d'autres groupes qui l'avaient eux-mêmes précédemment dépassé"(1). Un autre type de mobilité affecte également ces groupes : les "fissions périodiques au cours desquelles un segment de lignage se détache et va fonder un nouveau village, souvent très loin du premier"(1).

Dans de telles conditions de peuplement, il n'est pas étonnant que les Allemands aient découvert ici une population très dispersée, disséminée par petits groupes dans les clairières de la forêt et dont les habitations ne pouvaient avoir qu'un caractère assez précaire. Ainsi Zenker écrit : "Il n'existe pas de villages groupés dans la région de Yaoundé, mais simplement des fermes ou, au mieux, des hameaux"(2).

Le terme de concession familiale semblerait mieux convenir à cet état de choses, pour traduire le mot ewondo Dzal qui désigne aujourd'hui aussi bien le village au sens moderne que le groupe des constructions qui rassemble une famille (Nda Bot) sous un unique chef. La carte de Zenker illustre parfaitement cette répartition initiale de l'habitat : elle montre que chaque colline du site actuel de Yaoundé est alors le siège d'une ou, de plusieurs concessions de ce type, de forme plus ou moins rectangulaire et qu'il fallait traverser pour poursuivre sa route. Elles portent le nom du chef de famille (^{"chez Essomba....} chez Essono"...) et comptent de 2 à 50 et même 80 personnes. Chacune correspond à un groupe de parenté, la Nda Bot, c'est à dire la famille élargie, cellule économique de base, à la fois unité de production et groupe de défense. Chaque chef de famille choisit son emplacement au sommet

(1) ALEXANDRE P. : 1965 - Proto-histoire du groupe beti-bulu-fang : essai de synthèse provisoire. Cah. d'Etudes Africaines, vol.V (20), pp.503-560.

(2) LABURTHE-POLRA Ph.: 1970 - Op. cit. p. 39.

d'une colline, le débrousse et y construit sa case, la maison (ou les maisons) de sa femme (ou de ses femmes) et des dépendants, le tout entouré d'une palissade que l'on franchit aux deux extrémités du rectangle par une échelle. Le texte de Zenker comporte un croquis qui reproduit parfaitement cette disposition (Fig.1).

Comme dans d'autres régions d'Afrique, l'administration coloniale, tant allemande que française, s'est efforcée de regrouper cet habitat trop dispersé à son gré dans le but de mieux contrôler les populations. Ces regroupements ont été provoqués à l'occasion de l'ouverture des pistes le long desquelles les villageois durent installer leurs cases. L'entreprise eut un succès et une portée variables suivant les lieux, et il semble bien que l'extension de la culture du cacao en marque la fin, fixant l'habitat de façon définitive. D'autre part, la sécurité étant désormais mieux assurée, le groupe d'auto-défense ne se justifiait plus et l'activité agricole (cacao) prit chez l'homme la place de l'activité guerrière.

Ces regroupements n'ont jamais donné lieu à de grands déplacements, seules ont été contraintes à venir à la route les populations les plus proches, et de nombreux villages ont pu subsister vers l'intérieur. Une carte de la répartition actuelle de la population rurale (1) n'en montre pas moins, à l'évidence, les effets de cette politique de regroupement linéaire ; les villages s'étirent interminablement le long des routes et des pistes du sud forestier. Il n'est pas rare de rencontrer des villages qui égrènent leurs hameaux sur une distance de plus de 5 km. Ce peuplement de la route en effet n'est pas continu. Les "Nda Bot" venues s'y installer ont laissé entre elles des espaces vides ; à la dispersion totale ancienne a succédé une sorte de dispersion linéaire de l'habitat. Les villages créés par l'administration

(1) Atlas du Cameroun, Planche X. Localisation de la population. 1972
ORSTOM. Paris.

sont des entités artificielles et ne forment en réalité qu'une collection rarement cohérente de Nda Bot, lesquelles demeurent les unités les plus pertinentes d'occupation du sol. L'individualité de ces hameaux familiaux est souvent soulignée par la disposition des cases : à l'une ou aux deux extrémités du hameau, une case perpendiculaire à l'alignement des autres en marque la limite (1).

Et cependant, cette disposition linéaire n'est pas générale. Elle est particulièrement nette au sud et au sud-ouest de Yaoundé, dans les départements du Ntem, du Dja-et-Lobo, de l'Océan, et également dans la Province de l'Est. Elle apparaît le mieux dans les zones de densités démographiques les plus faibles. Au contraire, là où le peuplement se fait plus dense (départements de la Lékié et de la Mefou dépassant 50 habitants au km²), une partie non négligeable des habitants du village se disperse loin de l'axe routier principal, parfois à plusieurs kilomètres de celui-ci auquel seul un étroit sentier les relie. La disposition du village de Vian, à 25 km de Yaoundé (2), est un bon exemple d'une telle situation (Fig.3) : le hameau principal ne compte que le tiers de l'ensemble des cases du village, et la piste principale seulement la moitié d'entre elles.

Cette diversité dans la répartition de l'habitat apparaît liée aux problèmes d'exploitation du sol créés par les regroupements. Dans les zones peu peuplées, transférer les populations du village le long d'un axe routier ne présentait guère de difficultés, la terre étant abondante. Mais, dans les zones plus densément peuplées, il fut impossible d'obtenir le regroupement de tous, les terres cultivables étant déjà occupées. Force fut donc de laisser subsister nombre de ces hameaux plus ou moins isolés, dont les habitants

- (1) Quelques modifications à ce schéma général peuvent apparaître avec l'influence des missions religieuses, catholiques notamment, qui ont souvent tenté de regrouper leurs catéchumènes autour de la chapelle.
- (2) Département de la Mefou, arrondissement de Mfou, groupement Mvog Amougou I, densité : 73 h/km².

restèrent près de leurs terres, unis le plus souvent par d'étroits liens de parenté. Bien plus, toujours au village de Vian, la disposition des cases du hameau de Biyok apparaît même encore bien proche de celle qu'avait décrite Zenker au siècle dernier (Fig. 4). Après les années 30, le développement de la culture cacoyère devait figer cette situation.

La croissance démographique de certains secteurs aboutit parfois au même résultat : une partie de la population regroupée repart s'installer à l'écart de la route, faute de place suffisante pour cultiver.

On admet généralement que le système agricole actuel dans ces régions forestières ne peut supporter sans perturbations graves plus de 30 ou 35 habitants au km². Une telle densité peut être rapidement atteinte avec un regroupement sur un axe routier, car les paysans ne dépassent guère pour leurs cultures une bande de 2 à 3 km de part et d'autre de la route. L'installation des cacoyères derrière les cases entraîne rapidement la coalescence avec les plantations des hameaux voisins : il faut dans ce cas défricher de nouvelles surfaces vers l'intérieur où la disposition du réseau hydrographique oppose souvent de gros obstacles au transport des récoltes : on accepte rarement de devoir franchir ainsi plus de deux ou trois vallées dont les flancs souvent abrupts rendent difficiles les déplacements et l'acheminement des récoltes au village. L'obstacle que constitue alors ce réseau hydrographique doit être contourné par des cheminements longs et tortueux. Apparaît ainsi un seuil d'accessibilité qui, s'ajoutant au seuil de densité de population, détermine un essaimage des exploitations agricoles vers l'intérieur, sur une piste secondaire, voire sur un simple sentier.

Une autre conséquence du regroupement à la route fut aussi le morcellement des exploitations agricoles. Lors des défrichements vers l'intérieur, la rencontre d'autres champs oblige l'exploitant à "faire des sauts".

Des agrégats de plantations et de champs vivriers naissent ainsi, imbriquant les terres de chaque hameau.

Notons encore que ces problèmes d'occupation du sol nés de l'habitat linéaire entraînent très rapidement une compétition pour la terre. Dès que le seuil de 15 à 20 habitants au km² est atteint, on assiste à la matérialisation de l'espace "approprié"; il est même fréquent de rencontrer de nouvelles plantations de cacaoyers aux plants très espacés, dans le but simplement de dissuader les voisins de s'y installer.

Les données humaines vinrent donc ~~contraxier~~ et limiter la pression exercée par l'Administration coloniale dans son désir d'encadrer les populations et aussi de ~~dis~~poser de main-d'oeuvre pour l'entretien des routes. Aujourd'hui ce regroupement n'apparaît pas toujours comme un heureux héritage : même dans les régions faiblement peuplées se manifestent des signes d'épuisement des sols le long des axes routiers.

Réalisé autrefois sous la contrainte administrative, l'occupation des bords de route se produit parfois encore sous nos yeux, cette fois spontanément : l'ouverture d'une nouvelle piste entraîne l'arrivée immédiate des habitants de l'intérieur attirés par l'espoir de pouvoir commercialiser leurs produits. Ainsi la piste du Transcamerounais, ouverte uniquement pour les besoins du chantier de construction, se peupla très vite de paysans dépourvus jusqu'alors de débouché régulier pour leurs produits. Il en est de même, dans l'Est, de la nouvelle route de Bélabo à Bouam ou des pistes forestières ouvertes dans la forêt de Deng-Deng.

Une exception à cette liaison : faible densité-habitat linéaire/ forte densité-habitat dispersé, est constitué par le pays bassa, à l'ouest de Yaoundé, où faible densité de la population et dispersion de l'habitat vont de paire. Plusieurs raisons peuvent expliquer cette situation, à des degrés

divers : une moindre pression de l'Administration en vue du regroupement sur les routes, le chemin de fer étant l'axe de communications principal, une économie basée sur l'exploitation de la palmeraie naturelle, chacun voulant rester près de ses arbres ou même cet individualisme tenace dont on taxe souvent le paysan bassa et qui l'a fait résister davantage à la contrainte de l'Autorité.

L'évolution de la maison rurale.

Bois, écorces et feuilles, tels sont les matériaux que les Ewondo décrits par Zenker utilisaient pour la construction de leurs cases. "Les maisons sont formées d'un échafaudage de poteaux sur lesquels reposent les poutres formées de nervures de feuilles de palmes de bambous qui sont couverts de paillassons faits des palmes mêmes. Les parois sont constituées d'écorces d'arbres décollées"(1).

Les croquis de l'auteur montrent que les murs sont des panneaux d'écorce fixés sur des cadres de bois (Fig. 1), et le tout est couvert, non de feuilles de bambous mais de feuilles de palmier-raphia qui se recouvrent à la manière de tuiles et que l'on utilise encore actuellement sous le nom de "nattes" de raphia. Le commentateur de Zenker ajoute : Ces parois étaient démontables, ainsi que les toits, et pouvaient être ré-employées lors des fréquents déménagements (2).

La disposition ordinaire de la concession familiale est la suivante : sur un petit côté du rectangle débroussé se dresse la maison des hommes (abaa)" qui sert de lieu de séjour aux hommes, aux invités et aux voyageurs" tandis que la ou les maisons des femmes sont édifiées perpendiculairement à la précédente. Cette distinction qu'avait notée Zenker est toujours en vigueur, mais quelle que soit leur destination, les deux construc-

(1) Op. Cit. p. 41

(2) Op. Cit. p. 40, note 4.

tions sont du même type, entièrement végétales. La maison des hommes est surtout remarquable par ses grandes dimensions : 6 m de largeur, 8 à 12 m de longueur et 3 m de hauteur au faite. Elle comporte alors une seule vaste pièce où sont disposés des lits de bambous, " jusqu'à trente entre lesquels le feu est entretenu jour et nuit". Les maisons des femmes sont plus exigües : 8 m sur 4 et 2 de hauteur ; comme aujourd'hui, chaque épouse dispose de sa propre case qui a pris le nom de "cuisine" (kisine) et y dort avec ses jeunes enfants.

Il n'est pas sans intérêt de reproduire la description laissée par Zenker de la case de la femme, car on verra combien elle reste valable aujourd'hui. "Les maisons des femmes sont en principe séparées en deux parties. La plus grande pièce est équipée de plusieurs lits étroits : au-dessus du foyer se trouve une sorte d'étagère qui sert en partie à ranger les marmites, en partie à fumer le gibier tué... A la poutre maîtresse du toit sont suspendus, pour être à l'abri des insectes et des rats, de longs paniers quadrangulaires remplis du fruit des récoltes, confectionnés avec la moelle de la tige du palmier-raphia".

Remarquons que ces constructions n'ont pas de fenêtres, pour lesquelles la langue bété utilise le mot wundi d'origine anglaise. Il n'y avait qu'une petite porte (mbé) de 0,75 m², écrit Zenker, et qui, d'après les croquis de cet auteur, se situe à mi-hauteur de la paroi du mur pour en interdire le passage aux animaux.

Il semble bien que cette situation, décrite pour la région de Yaoundé, est déjà l'aboutissement d'une certaine évolution. Selon les anciens du pays, la maison des hommes n'était, à l'origine, qu'un corps de garde, abri sommaire pour les hommes veillant jour et nuit, et non une habitation comme l'a vu Zenker. G. Balandier a décrit chez les Fang cette

situation originelle ; à l'aube de la colonisation, elle est ici déjà bien modifiée, sans doute grâce à l'établissement d'une certaine sécurité.

Après 70 ans de colonisation et 15 ans d'indépendance, comment se présente la maison du villageois ?

Parallèlement à sa politique de regroupement, le colonisateur s'est efforcé de faire améliorer l'habitat, ce qui a essentiellement consisté à faire remplacer les cases végétales (1) par d'autres aux murs de boue séchés appelé "poto-poto". L'opération valut d'ailleurs à tel administrateur de la région le surnom de "La Tempête", tant fut grand son zèle en ce domaine. Elle allait d'ailleurs de paire avec la précédente : en obligeant le paysan à consacrer plus de soins à la construction de sa case, on espérait le fixer de façon plus sûre dans son habitat nouvellement créé.

Ce mode de construction des cases, que l'on appelle aujourd'hui, à tort, traditionnel, a été souvent décrit. "Des poteaux, faits de jeunes troncs d'arbres (de préférence en ewoumé (Coula edulis) résistant aux termites) sont enfoncés dans le sol sur le pourtour d'un rectangle, déterminant la grandeur de la future habitation. Deux poteaux plus élevés sont placés au milieu des petits côtés du rectangle. Les montants vont être reliés à leur sommet par trois troncs rectilignes qui serviront de poutres : une sur chaque longueur du rectangle et la troisième, posée sur les deux poteaux les plus hauts, formera la faîtière. Cet ensemble va soutenir une charpente de "bambou" (nom donné à la nervure maîtresse des feuilles de palmier-raphia) à deux pans.

La toiture est constituée de folioles de palmier-raphia (ndzam). Ces folioles sont pliées en deux, sur elles-mêmes, autour d'une baguette de bois et disposées côte à côte, en se recouvrant en partie. Leurs extrémi-

(1) TISSANDIER (J.) signale qu'au village de Zengoaga (limite forêt-savane) ces cases végétales rectangulaires avaient elles-mêmes pris la place de cases rondes.

tés sont fixées l'une sur l'autre au moyen d'une partie aiguille de bois (fragment de la nervure des folioles). L'on obtient ainsi des rangées de feuilles formant des panneaux de 3 à 10 m. de longueur et larges d'environ 50 cm, appelés "nattes", qui sont disposées sur le toit de façon à se recouvrir, à la manière des tuiles.

La toiture une fois terminée déborde largement les rangées de poteaux du périmètre de la case sur lesquels vont se construire les murs. Cette avancée, soutenue par de nouveaux montants, forme un abri appelé véranda ou mbagala assi.

L'armature des murs est constituée de lames de bois taillées dans la longueur des "bambous" et liées horizontalement sur les montants soutenant la charpente, vers l'intérieur et aussi vers l'extérieur de la case. Ce coffrage sera rempli plus tard de terre battue, quand les emplacements de la porte et des fenêtres auront été découpés dans cette armature.

Le malaxage de la terre avec les pieds est le seul travail dans la construction où interviennent les femmes. La terre battue est coulée à l'intérieur du quadrillage de bois. Quand les murs seront secs, ils seront enduits d'un crépis blanc, argile kaolinique provenant du marigot⁽¹⁾.

Le procédé d'exécution de la toiture est bien celui qu'avait indiqué, plus sommairement, Zenker. Le changement porte essentiellement sur la façon de confectionner les murs. Tant pour la maison principale que pour la maison de la femme. Le résultat de l'opération fut sans doute une nette amélioration des conditions de logement : ainsi fut-il possible de supprimer le feu permanent dans la maison des hommes. Les dimensions de la cuisine demeurent cependant toujours aussi réduites, même si elle abrite la plus grande partie de la famille.

(1) TISSANDIER (J.) : 1969 - Zengoga - Etude d'un village camerounais et de son terroir au contact forêt-savane.
Atlas des Structures Agraires au Sud du Sahara -
Mouton & Co. Paris-La-Haye - 1961.

Notons encore que, du fait du regroupement, la disposition **angulaire** des deux bâtiments devient de plus en plus rare : la cuisine se trouve rejetée soit dans le prolongement de la case principale, parallèlement à la piste, soit, le plus souvent, derrière l'habitation principale.

C'est donc la maison de l'homme qui subit l'essentiel des transformations. De simple abri, elle est devenue logement tandis que la maison de la femme n'est restée qu'une cuisine et fait figure de bâtiment secondaire. L'ancienne abaa est devenue la case (nda). Des précédents types de constructions, il ne reste aujourd'hui que quelques vestiges ; elles abritent le plus souvent des vieillards ou des veuves ou font office d'habitation provisoire en attendant la construction de la cuisine ou encore il s'agit de campements de culture, quand les champs sont trop éloignés du village.

Cette première évolution ne porte pas seulement sur les matériaux de construction utilisés, elle s'accompagne d'une transformation de l'agencement intérieur de la case.

L'ancienne unique grande salle fut subdivisée et fit place à un salon (qui a repris le nom d'abaa) flanqué de chambre, généralement au nombre de quatre. Au gré de la fantaisie du constructeur, ce plan de base subit souvent quelques variations : on sépare salon et salle à manger par un muret, à l'avant de la maison, une véranda permet d'ouvrir directement sur l'extérieur les deux premières chambres, ou encore on construit 5, 6 et jusqu'à 8 chambres si la case est de grandes dimensions.

Les murs sont à présent percés de fenêtres que ferme un simple volet battant. La case possède le plus souvent deux portes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, sans compter celles des chambres ; toutes sont pourvues de serrures ou de cadenas. Le mobilier s'est également amélioré : des lits de bois remplacent les anciens lits de bambous, chaises, fauteuils

et tables apparaissent, fabriqués par des artisans locaux.

Le contraste est grand entre les progrès réalisés pour cette ancienne maison des hommes et la stagnation marquée par la maison des femmes. Le seul changement est ici celui des matériaux utilisés pour les murs : coffrage de bambous et terre. Mais là semble s'être arrêtée l'évolution. Une seule pièce, parfois deux comme l'avait vu Zenker, une seule porte et aucune fenêtre dans la plupart des cas. La description que l'on en donne aujourd'hui correspond en tous points à celle de 1895 :

"Dans un angle de la pièce, de grands paniers cylindriques de un à deux mètres de hauteur servent au stockage des récoltes, notamment des arachides. Près de la porte, une pierre... sert à la préparation des repas ; c'est le moulin familial sur lequel on écrase à l'aide d'une autre pierre, l'arachide, le manioc, les graines ... Face à l'entrée, le mur est consacré à la batterie de cuisine. Sur des claies de bambous s'alignent des cuvettes et des marmites de toutes tailles, des Calebasses sont suspendues au mur dans leurs filets. L'autre partie de la cuisine est à la fois la chambre et le foyer. Entre des pierres, quelques bûches se consomment emplissant la pièce d'une âcre fumée. De part et d'autre de ce foyer, des lits de bambous servent de chaises durant la journée. Au-dessus du foyer, une grande claie soutenue à 1,50 m du sol par quatre poteaux, constitue le grenier à maïs"(1).

A l'évidence, tout l'effort d'amélioration a porté sur la case de l'homme et cette disparité dans le progrès n'est que le reflet de la situation faite à la femme dans la société bété. On ne saurait l'imputer à un manque de moyens : les grands personnages de la société rurale, les chefs qui avaient toutes les faveurs de l'Administration coloniale, ont

(1) TISSANDIER J. : op. cit. pp. 25-26.

aussi consacré toutes leurs ressources à l'habitation principale. Ils ont ainsi légué souvent d'immenses bâtisses en briques cuites, imitées des maisons coloniales, surmontées le plus souvent d'un étage aujourd'hui branlant auquel on accède par une galerie extérieure, et généralement couvertes d'un toit de tuiles. De telles demeures au murs épais et humides, aux planchers pourris ou rongés par les termites, ne sont plus aujourd'hui que d'inconfortables témoignages d'un passé bien révolu. Et tout autour de ce "palais" les petites cuisines des femmes s'alignent, comme autrefois.

Çà et là, quelques autres types de cases peuvent encore apparaître, liés à des situations locales. Aux environs des scieries, qui se disséminaient autrefois nombreuses dans la zone forestière, les villageois utilisaient souvent des planches pour monter leurs murs, planches éclatées à la machette, dites "carabottes" ou plus rarement planches sciées. Enfin, parfois, quelques cas originaux : cet homme de la Lékié qui, au retour d'une vingtaine d'années passées à Santa-Isabel (Fernando Poo), construit une case carrée surélevée d'un étage, à l'imitation de ce qu'il a vu là-bas, ou même cet autre qui élève la sienne sur un seul pilotis de façon à pouvoir la faire tourner "comme le fauteuil du coiffeur" !

L'évolution actuelle.

Elle est pour l'essentiel à mettre au compte de deux matériaux apparus surtout après l'Indépendance : le ciment et la tôle ondulée.

La tôle n'était certes pas tout à fait inconnue et son emploi était déjà fréquent en ville. En brousse, elle couvrait aussi les demeures de quelques chefs ou notables ruraux, mais il s'agissait uniquement de tôles importées de France, lourdes et qui exigeaient donc une charpente très solide. Elle sont aujourd'hui fabriquées au Cameroun, par l'usine SOCATRAL d'Edéa, filiale d'ALUCAM. Leur usage a commencé en ville et s'est, de proche en proche,

étendu spontanément aux campagnes environnantes ; ont d'abord construit "en tôles" les grands planteurs de cacao et surtout les salariés des villes qui voulaient se ménager une retraite décente au village de naissance.

Parallèlement à l'usage des tôles, celui du ciment se généralisait et s'étendait dans les campagnes également. Mais c'est un produit cher (1200 F la sac à Yaoundé) et la production nationale ne suffit pas aux besoins. Le ciment est utilisé d'abord pour crépir les murs de terre, une fois posé le toit de tôles et l'on obtient ainsi la case dite "en semi-dur". Il est ensuite utilisé pour couvrir d'une dalle le sol resté en terre battue, mais, dans les campagnes, le cas est encore rare.

L'usage des tôles a permis de varier quelque peu la forme des toits alors que les "nattes" n'autorisaient, que les toitures à deux pentes. Parfois on ménageait un décrochement d'une pente par rapport à l'autre, mais plus souvent on choisissait la case à quatre pentes qui prenait de ce fait une allure beaucoup plus imposante.

Aujourd'hui, la richesse d'un villageois, ou, pour le citadin, l'amour qu'il porte à son village d'origine, se mesurent au type de case qu'il construit. Une case digne de ce nom doit être au moins en "semi-dur" ; dans les meilleurs cas, elle peut être "cimentée" (sol cimenté). Restent d'un usage exceptionnel en brousse le plafond d'isorel et les vitres pour les fenêtres. La porte d'entrée est, si possible, à deux battants, les murs sont le plus souvent blanchis, très rarement peints.

L'évolution semble devoir se faire maintenant dans deux directions. Les plus riches construisent les murs en parpaings de ciment, mais l'entreprise est encore bien lourde pour le budget d'un villageois, comme en témoignent nombre de cases de ce type restées inachevées. Plus inédite dans la région est cette façon de construire les murs en briques crues à l'imita-

tion de ce qui est pratiqué dans l'Ouest du pays ; ce type de construction offre l'avantage d'un meilleur aplomb de l'ouvrage mais est un peu plus onéreux que le mur en pote-poto, car il faut louer une presse.

Mais il est certain que la construction la plus courante restera pour de nombreuses années encore le "semi-dur", en raison de la simplicité de sa réalisation et aussi en raison de la pression exercée par les pouvoirs publics. Prenant en effet le relais de l'administration coloniale, ceux-ci tentent, depuis quelques années d'imposer ce type de construction. La campagne de "tôlage des cases" a d'abord commencé à Yaoundé où elle s'est accompagnée de destructions de quartiers vers 1969-70 ; elle s'est ensuite étendue aux petites villes de la région et atteint maintenant les principaux axes routiers le long desquels il n'est pas rare de voir inscrites sur les cases les mentions fatidiques: "A tôler, 3 mois", "A crépir, 15 jours", délais au delà desquels la case est menacée de destruction. Il est vrai que ces opérations dites d'urbanisme n'atteignent encore que le voisinage des villes et des grandes routes et les villages tant soit peu retirés sont encore épargnés par la vague. L'opération n'est pas en effet de tout bénéfique pour les paysans : outre son coût, la qualité des tôles livrées par SOCATRAL ne paraît guère satisfaisante. Les utilisateurs leur reprochent d'être beaucoup trop mince et de se déchirer facilement lors des tornades ; deux doigts suffisent en effet pour les plier sans effort. Certains affirment même qu'elle ne durent pas plus longtemps que les nattes de raphia traditionnelles. S'y ajoute encore en saison sèche l'inconvénient de la chaleur étouffante qui règne sous une telle toiture en l'absence de plafond, tandis qu'en saison des pluies, le crépitement des gouttes rend toute conversation et tout sommeil impossibles...

A nouveau, il faut remarquer que cet effort actuel d'amélioration de l'habitat rural porte toujours et avant tout sur la case de l'homme.

L'habitation où la femme passe le plus clair de sa vie demeure presque inchangée depuis 80 ans. Elle n'est que rarement tôleée, et moins souvent encore crépie. Aucun changement non plus dans le mobilier : les lits où dorment femmes et enfants restent de bambous quand ceux de l'autre habitation sont de fer. Pas de tables ni de chaises, les seuls sièges sont toujours de minuscules tabourets hauts de 20 cm. Seuls les plats et les marmites en bois ont été remplacés par l'aluminium et l'émail ; pour le reste, tout est resté en place depuis Zenker, comme dans un musée. La femme et son univers n'ont-ils donc pas changé ? On touche ici l'une, parmi les plus oubliées, des inégalités sociales devant le développement.

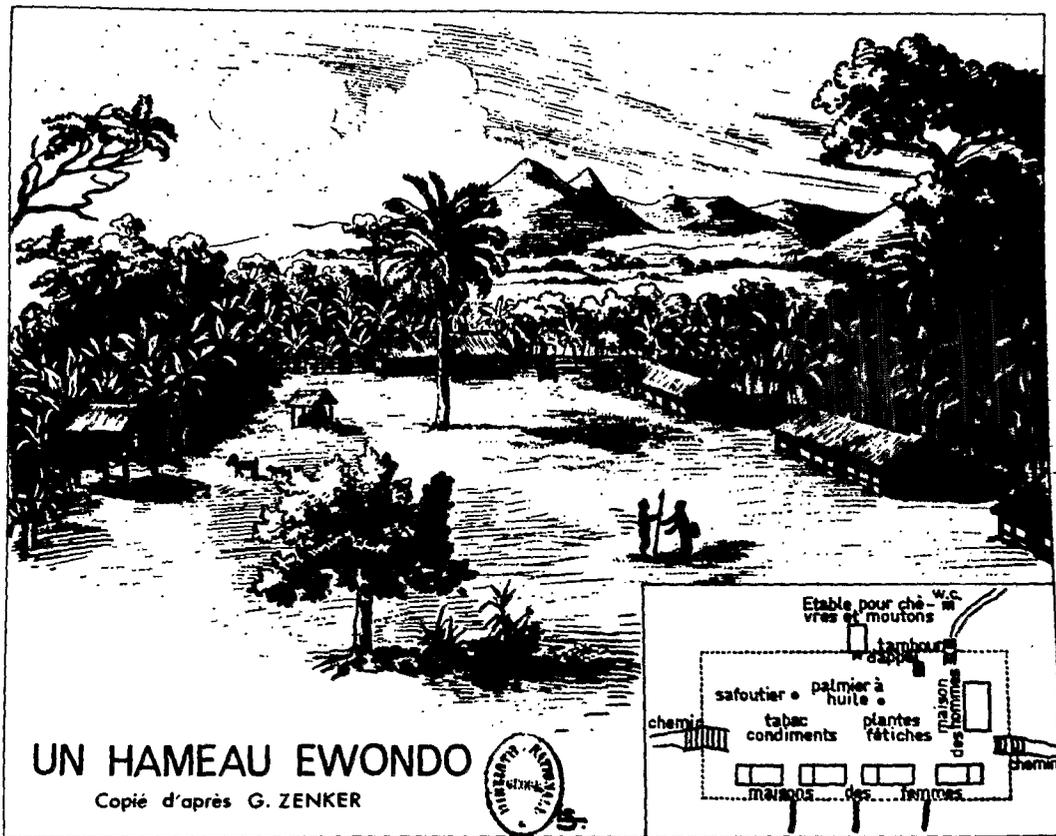
D'une façon générale, l'évolution de la maison rurale se fait donc dans le sens d'une uniformisation dont le type est la case en semi-dur, crépie et tôleée. Les autres types de construction restent l'exception. Et pourtant, il existe, à l'intérieur des villages, des disparités très grandes de revenus : certains grands planteurs peuvent commercialiser chaque année pour 200 ou 300.000 F de cacao quand d'autres n'en réalisent que le dixième. Or on s'aperçoit que l'un et l'autre habitent des cases pratiquement identiques.

L'amélioration de l'habitat ne serait-elle donc qu'une préoccupation très secondaire dans l'esprit des villageois ? Il ne le semble pas. Interrogés sur l'ordre de priorité de leurs besoins (à propos de demandes de crédit), ceux-ci mettaient toujours en tête de leurs réponses l'amélioration de l'habitat. Mais il apparaît bien qu'il existe des freins d'ordre sociologique qui interdisent, même à ceux qui en ont les moyens d'y procéder. Un villageois qui, par son propre effort, dans son propre milieu, réussit à se construire une belle case, sort ainsi de la condition ordinaire, provoque le mécontentement de ses pairs et s'expose à courir de grands risques dans son corps et dans ses biens. Le recours aux méléfices du sorcier

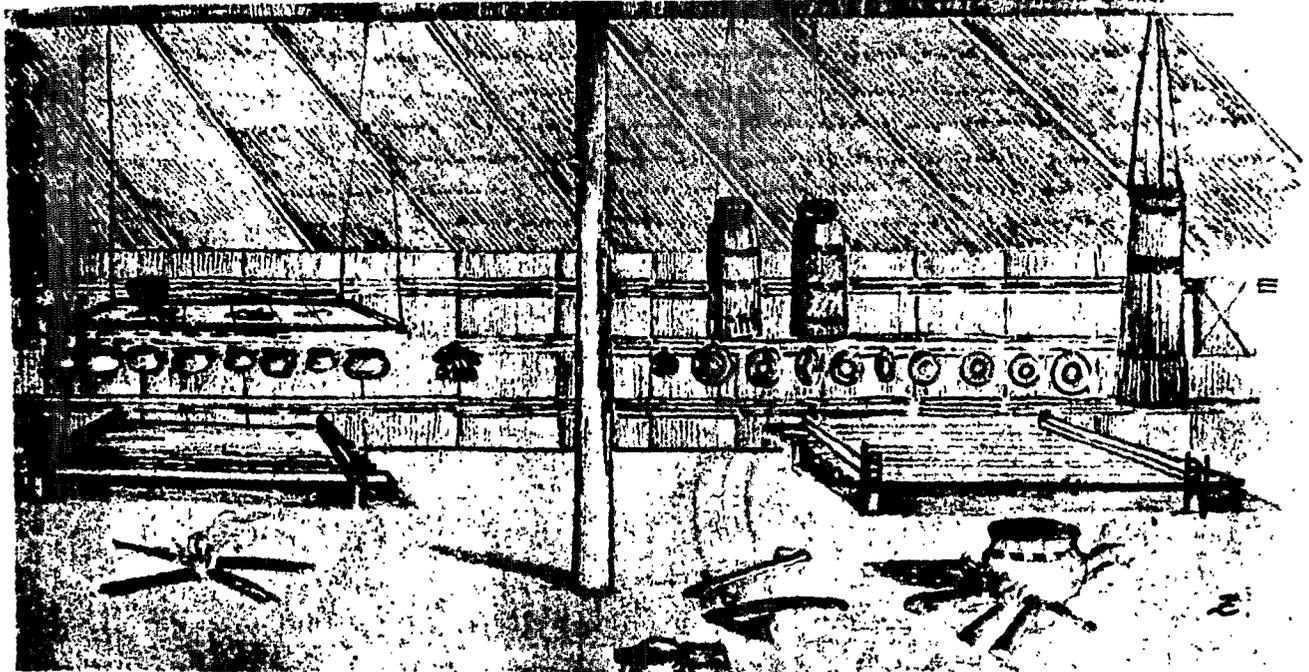
est alors en effet pratique courante pour rétablir l'équilibre social menacé, la règle devant rester une sorte de médiocrité générale.

A l'inverse, le fonctionnaire, originaire du village, se doit de matérialiser sa réussite par une belle construction qui honore le village, sous peine de subir le désaveu de la communauté ; ainsi apparaît une sorte de contradiction dans le comportement du groupe social. Pourquoi la richesse du fonctionnaire est-elle admise et même souhaitée et non l'autre ? Est-ce parce que ses ressources viennent de l'extérieur, est-ce parce que son éloignement fait que l'ordre social n'est pas perturbé ?

L'enquête sociologique reste à faire et serait d'une grande utilité pratique pour ceux dont le rôle est d'aménager la campagne.



Yaunde-Weiler mit Grundriss eines solchen.
Hameau Ewondo avec le schéma correspondant (p. 38).



Inneres eines Frauenhauses.
Intérieur d'une maison de femme (p. 39).

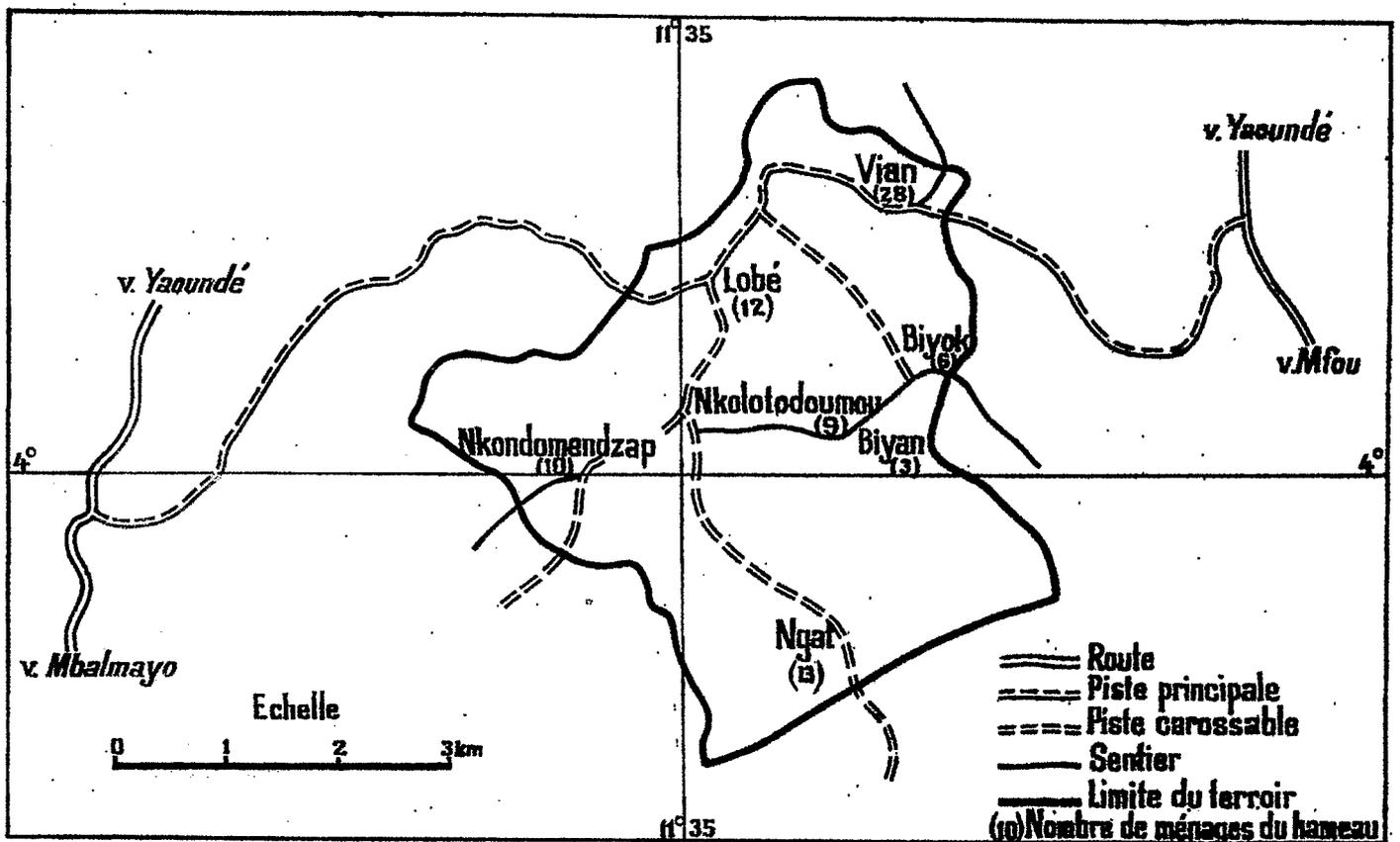
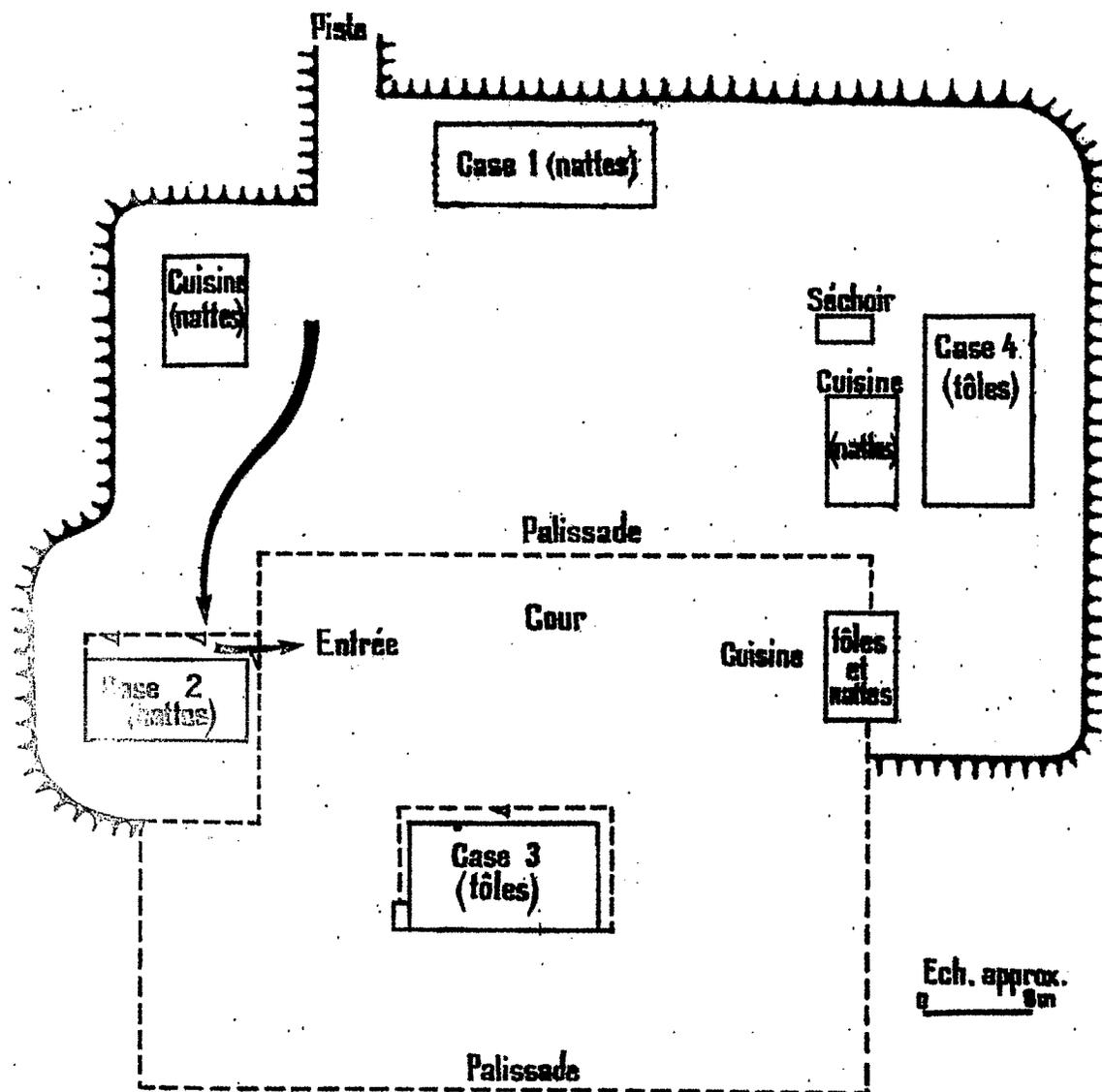


Fig.3. STRUCTURE DU VILLAGE DE VIAN
(Mefou)



Ech. approx.
 0 5m

Fig.4. PLAN SCHEMATIQUE DU HAMEAU BIYOK

village de Vian (Mefou)

Case 2 et 4 : logements de deux frères

Case 3 : logements du fils de 2

Case 1 : logement d'un autre ménage